

LE PLURILINGUISME AU MOYEN ÂGE

Orient-Occident

DE BABEL À LA LANGUE UNE

✠ TEXTES ÉDITÉS PAR

CLAIRE KAPPLER

CNRS-UMR 8167 ORIENT ET MÉDITERRANÉE
Laboratoire Islam médiéval

ET

SUZANNE THIOLIER-MÉJEAN

E.A. « ÉTUDE ET ÉDITION DE TEXTES MÉDIÉVAUX »
Paris-Sorbonne Paris IV

© L'Harmattan, 2009
5-7, rue de l'École polytechnique ; 75005 Paris

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

ISBN : 978-2-296-08196-3
EAN : 9782296081963

L'Harmattan

LE PLURILINGUISME PARADOXAL DE RAYMOND LULLE*

L'ART COMME « LANGUE PARFAITE »

L'usage des langues dans l'œuvre de Raymond Lulle (1232-1316) doit être envisagé à partir du cadre général des activités intellectuelles de son siècle, par rapport aux cours de la royauté et de la noblesse, aux universités, aux ordres mendiants ou à la vie urbaine en général. La première chose qu'il faut souligner, c'est la singularité de la position sociale de Lulle dans ce contexte : c'est un laïc qui travaille de sa propre initiative, bien que ses buts fussent religieux, philosophiques et dotés d'ambition universelle. La condition d'intellectuel laïc de Lulle et son recours à des ressources économiques personnelles font de lui un précurseur dans la manière de se comporter des penseurs, des écrivains et des promoteurs d'idéologies des temps modernes¹. Et voici une des constantes de Lulle : son caractère de pionnier dans plusieurs activités qui n'étaient pas courantes au Moyen Âge. Lulle a été un des premiers auteurs à écrire des œuvres scientifiques en langue vernaculaire, un des premiers à construire un modèle mathématique applicable aux systèmes électoraux ; sa pensée contient des éléments qui peuvent être rapprochés des principes de l'informatique, certaines stratégies qu'il a déployées pour garantir la diffusion universelle de la foi catholique peuvent intéresser l'œcuménisme chrétien de nos jours, etc.². On comprendra donc bien pourquoi notre colloque a choisi de le classer parmi les « fondateurs » du plurilinguisme médiéval.

La *Vita coetanea* a été dictée par Lulle à des moines de la chartreuse parisienne de Vauvert en 1311 ; en 1325 elle venait d'être copiée avec douze magnifiques enluminures dans le volume que nous connaissons comme

* Ce travail s'inscrit dans le projet CODITECAM (HUM2005-07480-C03-01) du Ministère espagnol d'Éducation et des Sciences. Il est l'œuvre d'un membre du SGR2005-00346 du Dursi de la Generalitat de Catalogne.

¹ Pour les documents sur la vie de Lulle, Hillgarth 2001.

² À propos de Lulle et de la vernacularisation de la science, Cifuentes 2002 et Badia 2005 ; sur les systèmes électoraux, McLean&London 1992 ; sur l'informatique, Colomer 1997 : p. 108-112 ; Sales 1998 et Werner&Heiko 1986 ; au sujet du dialogue entre religions, Garcias 1986 ; Colomer 1997 : p. 113-180 ; *Gentil*. Voir aussi Bonner 2001.

le *Breviculum* de Karlsruhe³. Ces textes nous fournissent les informations suivantes : Lulle apprit l'arabe avec un esclave de sa propriété et il voyagea en Afrique du nord pour y prêcher la foi chrétienne aux musulmans ; mais Raymond nous fait aussi savoir, dans l'*explicit* de la première de ses œuvres majeures, le *Livre de contemplation* (1271-1274), qu'elle fut écrite en arabe et puis traduite en catalan et en latin⁴. Bien que ni ce texte arabe de Lulle ni aucun autre n'aient survécu, le fait d'adopter la langue de l'adversaire comme véhicule primaire de rédaction reste une nouveauté sans précédent si l'on considère l'emploi des langues effectué par les intellectuels européens du XIII^e siècle⁵.

Nous verrons dans la seconde partie de cette communication de quelles langues parle Lulle, et pourquoi il en parle. Mais d'abord il faut rappeler que, sur la onzième enluminure du *Breviculum*, Raymond montre 155 de ses œuvres à son disciple et collaborateur Thomas Le Myésier et lui explique que « chaque livre et leur ensemble sont ordonnés pour un même but principal », et que ce but est de « convertir les infidèles à la foi catholique » (*Breviculum* 1990 : p. 44-46). Ce qui distingue l'activité missionnaire de Lulle de celle de ses contemporains, franciscains ou dominicains, c'est sa façon de présenter les vérités de la foi chrétienne. Lulle évite la confrontation entre les textes sacrés des religions, la *Bible* et le *Coran*, et propose un débat sur les principes généraux qui gouvernent toutes les choses⁶. La formule dialectique suivie par Lulle est fondée sur une nouvelle technique qui permet de décrire et de comprendre l'ordre divin, spirituel et intellectuel, une technique qui est à la fois « inventiva » et « demonstrativa », et qui obéit à des principes et des règles uniques et généraux. Lulle appelait cette technique *Ars*, d'après le mot latin que traduit le terme moderne « technique », et croyait qu'elle lui avait été révélée par Dieu. Dans le *Breviculum*, Lulle dit, à propos de ses livres, qu'il

³ Il se trouve dans la Badische Landesbibliothek de Karlsruhe, codex St. Peter perg. 92. Voir *Breviculum*.

⁴ *Breviculum* 1990 : p. 44-46 ; pour la version française complète des textes du *Breviculum*, voir <http://lulle.free.fr>. Pour le contexte français du *Breviculum*, Hillgarth 1971. Voir le colophon du *Livre de contemplation* à OE 2 : p. 1258 : « Acabada e complida és aquesta translació del *Libre de contemplació* de aràbic en romanç ». Il n'y a pas de versions arabes conservées d'œuvres lulliennes, mais le *Liber de trinitate et incarnatione* (1312) fut utilisé dans une députation à la cour du roi de Fez à la fin du XIV^e siècle (Batllori 1994 : p. 312).

⁵ Le catalan Raymond de Penyafort, maître général des dominicains, fut l'inspirateur d'œuvres de polémique contre les infidèles comme la *Summa contra gentes* de Thomas d'Aquin. Un autre disciple de Penyafort, Raymond Marti, apprit l'hébreu et écrivit son *Pugio fidei contra judaeos*. Le latin était la langue véhiculaire ; quelques prêcheurs fréquentaient des écoles de langues orientales dans les domaines des rois d'Aragon, voir Coll 1944-1946 ; Cortabarría 1987 ; Colomer 1997 : p. 181-238.

⁶ Bonner 1989 ; Domínguez 1995.

les a faits « par l'amour de Dieu et par sa grâce infuse » (*loc. cit.*). L'appellatif de « doctor illuminatus » attribué à Raymond s'explique par sa prétention d'avoir reçu l'*Art* comme un don spécial de Dieu, « afin qu'il soit connu, aimé, révééré, béni par tout le monde, et même remercié par les créatures rationnelles mortelles » (*loc. cit.*).

Je ne peux m'attarder ici à la présentation des *Artes* de Raymond – il en rédigea plusieurs, comme le *Breviculum* (*loc. cit.*) nous le révèle. On parle d'une *Art* avec seize figures, l'*Ars demonstrativa*, et d'une autre *Art* simplifiée, l'*Ars inventiva*, avec quatre figures⁷. Il faut affirmer, pourtant, que l'*Art*, avec tout son pouvoir ontologique et épistémologique, est la clef de son message salvateur et le moteur de toutes les activités de sa vie pratique. Et voici le paradoxe du plurilinguisme lullien : le missionnaire novateur qui se soucie d'apprendre la langue de ses adversaires est aussi le créateur d'une méthode universelle de connaissance, qui peut être décrite comme une « langue parfaite » – c'est-à-dire unique –, qui devrait prendre la place de toutes les autres.

Lulle attribua une signification précise, qui s'écarte de celle de la scolastique contemporaine, à la distinction ontologique entre la « première intention » et la « seconde intention » des êtres. La « première intention » est définie par Raymond, dans le domaine éthique, comme toute « opération de l'intellect », ou tout « acte de l'appétit naturel », voués à la consécution d'une fin suprême, qui n'est autre que celle de comprendre, aimer et révéerer Dieu. Par contre, la « seconde intention » désigne tous les instruments nécessaires à l'obtention de la première (Bonner & Ripoll 2002 : p. 156-157). D'après cette doctrine, que l'*Art* de Lulle déploie en termes métaphysiques mais aussi par rapport à la morale et à la politique, la langue parfaite et unique correspond aux objectifs de la première intention, tandis que l'usage de plusieurs langues naturelles n'est qu'un procédé pratique ajouté, c'est-à-dire un instrument au service de la seconde⁸. La distinction entre la première et la seconde intention permet donc d'envisager le paradoxe du plurilinguisme lullien du point de vue de son *Art*. Mais que veut dire exactement le fait que l'*Art* est la langue parfaite ou la langue de la première intention ?

En 1993, Umberto Eco a publié un essai sur l'*Art* de Raymond Lulle dans son volume *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, et lui emprunte quelques suggestions. Eco choisit l'alphabet des *Artes* lulliennes

⁷ Pour la description de la pensée lullienne : Longpré 1926 ; Carreras 2001 ; Yates 1980 ; Pring Mill 1991 ; Colomer 1998 : 88-107. À propos des étapes de l'*Art*, voir l'introduction d'A. Bonner aux *OS*.

⁸ Au sujet de la première et de la seconde intention dans la pensée de Lulle, *Intentio* ; Carreras 2001 : I, p. 610-620 et Ruiz Simon 2002.

tardives, celui simplifié à seulement quatre figures, et énonce les principes fondamentaux des lois mathématiques élémentaires qui permettent à Lulle de déployer des combinaisons de deux et de trois éléments, symbolisés par huit lettres de l'alphabet latin, du B au K⁹. Les règles de l'*Art* servent à rejeter les combinaisons qui ne sont pas valables et à interpréter celles qui expriment des propositions logiques qui s'accordent avec les objets réels qu'elles désignent. Par exemple, la combinaison binaire BC correspond aux principes *Bonitas* et *Magnitudo* dans la première figure, et à ceux de *Differentia* et *Concordantia* dans la seconde. Le symbole BC exprime 12 propositions comme « la Bonté est grande », « la Différence est grande », « la Bonté est différente », etc. Les combinaisons de trois éléments, par contre, confrontent deux propositions et produisent des syllogismes qui sont présentés sous forme interrogative, comme des « quæstiones » que l'*Art* enseigne à résoudre. La cohérence du système artistique s'explique par le fait que, dans sa *Logica nova*, Lulle esquisse une « démonstration par raisons nécessaires », qui diverge de la logique scolastique de son époque, fondée sur le *corpus* d'Aristote¹⁰.

Eco vérifie la validité des calculs de l'*Art*, mais en remarque aussi les limites : le système heuristique de la combinatoire lullienne, avec le concours de sa nouvelle logique, n'est qu'un instrument dialectique qui sert à « déterminer et retenir dans la mémoire tous les procédés corrects pour argumenter en faveur d'une thèse préalable » (Eco 1993 : p. 72). La déception épistémologique d'Eco, qui pense en termes empiriques contemporains, ne l'empêche pas d'évaluer la fascination que le langage algébrique de l'*Art* lullienne a exercée sur la pensée d'illustres philosophes du XVII^e siècle, engagés dans la recherche d'un savoir universel. Leibniz, par exemple, écrit sa *Dissertatio de arte combinatoria* pour explorer les possibilités de la méthode lullienne¹¹. Lulle voyait son *Art* comme une langue parfaite, explique Eco, parce qu'elle parle d'une réalité divine que son auteur considère d'emblée comme « auto-évidente » et « révélée ». La réalité divine, d'autre part, est la clef qui permet de comprendre et d'expliquer les mondes intellectuel et physique qu'elle a créés à son image.

La pensée de Lulle s'appuie sur des présupposés théologiques, logiques et scientifiques, qu'elle partage avec la scolastique du XIII^e siècle (Ruiz Simon 1999). La singularité de l'*Art* consiste dans le fait qu'elle propose des principes uniques pour tous les champs du savoir : toutes les sciences connues

⁹ Le résumé de l'*Art* par Eco est très synthétique et précis, quoique l'auteur rapporte quelques confusions à propos de la biographie et de l'entourage de Lulle ; voir le compte rendu d'A. Bonner, *Studia Lulliana*, 35, 1995, p. 144-146.

¹⁰ Ruiz Simon 1999 ; *Logica nova*.

¹¹ Rossi 1983 ; *Opera* ; Carreras 2001 : 2, p. 313-322.

à l'époque de Lulle peuvent être décrites à partir de son langage artistique. L'*Art* s'articule comme une encyclopédie dans l'*Arbre de science*, qui présente les mondes matériel, spirituel et divin sous la métaphore hiérarchique des sept parties homologues de quatorze arbres symboliques (de l'« Arbre des éléments », à l'« Arbre de l'homme », à l'« Arbre du ciel », à l'« Arbre du Christ »). Mais l'*Art* peut aussi être appliquée à chacune des sciences en particulier. Dans les premières années de sa production, Lulle composa à cet effet les *Quattuor libri principiorum*, qui donnaient une nouvelle structure à la médecine, à la théologie, à la philosophie et au droit. Il revint parfois à cette sorte de traités monographiques, quand il écrivit la *Logica nova*, la *Geometria nova*, le *Tractatus novus de astronomia* ou ses ouvrages sur la prédication¹².

Avant de discuter de la relation existant entre ces principes généraux et les langues naturelles de l'entourage de Lulle – le latin, les langues romanes et les langues orientales – il faut mettre en évidence le fait que l'*Art* possède un potentiel impressionnant d'applications à ce que nous connaissons comme les sciences du langage. Lulle n'a jamais développé, par exemple, les principes d'une « nouvelle » grammaire, comme le faisaient au XIV^e siècle les *grammatici speculativi*, parce qu'il n'y voyait aucun profit immédiat pour ses programmes apostoliques. D'ailleurs, le terme « grammatica » au temps de Lulle désignait autant la structure interne des langues que la langue latine elle-même, et Lulle n'avait pas reçu une éducation cléricale poussée : sa maîtrise de la langue de l'église et des universités fut toujours problématique¹³. Cependant, dans quelques pages de son *Ars generalis ultima*, Lulle esquisse la traduction des catégories grammaticales et des parties du discours selon les principes de l'*Art*, qui devient pour l'occasion la « fons grammaticæ »¹⁴.

Mais le plus étonnant des apports de Lulle à la théorie du langage, c'est la découverte qu'il fit en 1294 concernant la nature de la communication humaine : la langue appartient à la série des sens, qui ne sont plus cinq, mais six. Dans le *Liber de sexto sensu/Lo sisèn seny, lo qual apellam affatus*, Lulle définit la faculté de la langue, qu'il nomme *affatus*, par un néologisme *ad hoc*, comme « la puissance avec laquelle l'animal manifeste avec la voix sa conception à un autre animal » (*Affat*, 93)¹⁵. Les rapports entre la langue et les sens ont été décrits dans les sources philosophiques anciennes (certains textes stoïciens, par exemple), mais la notion d'*affatus* lullienne présente des traits originaux¹⁶. L'*affatus* entre dans les schémas encyclopédiques de Lulle avec

¹² Pour la prédication, *ROL* 15 ; *NEORL* 2 ; *ROL* 30 ; Badia 1992 : p. 121-140.

¹³ Lulle disait de lui-même « sufficiens grammaticus non sum » dans la *Declaratio Raimundi*, voir Badia 1992 : p. 173-183.

¹⁴ Badia 1992 : p. 183-194. Voir l'*Applicatio* 88 de l'*Ars generalis ultima*.

¹⁵ Voir *Affatus* ; *Affat* ; Bonner&Ripoll 2002 : p. 103-104.

¹⁶ Dagenais 1983 ; Pistolesi 1996 et Pistolesi 1998.

l'*Arbre de science*, daté de 1295-1296, et s'y maintient jusqu'aux dernières œuvres. Raymond ne renonça jamais à sa trouvaille. Situer la langue dans un domaine physique comme celui des sens signifie déterminer quelle est exactement sa place chez l'homme, être composé d'une âme et d'un corps. La langue se manifeste par les sens à travers la phonation et l'audition, mais elle transmet un contenu rationnel fondamental pour la connaissance de la foi chrétienne : l'idée que les êtres animés peuvent communiquer entre eux et que les anges communiquent de façon *inimaginabilis et insensibilis*¹⁷.

LES LANGUES DE RAYMOND LULLE

Le *Liber de sexto sensu* comme l'*Arbre de science* sont arrivés jusqu'à nous à travers des versions catalanes et latines. Le tableau suivant montre le nombre d'œuvres authentiques de Raymond Lulle, soit conservées soit perdues. Parmi celles qui sont perdues, il faudrait considérer aussi la version arabe du *Livre de contemplation* dont j'ai parlé¹⁸.

Étapes	Cycles	Conservées	Perdues	Total
I (1271-1274)		2		2
II	A (1274-1283)	21	2	23
	B (1283-1289)	18	2	20
III (1290-1308)		80	1	81
IV (1308-1316)		114	20	134
Total		235	25	260

Lulle ne réussit pas à fixer un *corpus* d'œuvres en arabe, comme il le fit pour le *corpus* latin qui reste sans doute le *corpus* fondamental. L'absence de textes arabes écrits par Lulle déplace la question de sa connaissance de la langue vers celle de sa familiarité avec la culture islamique. Des emprunts logiques et philosophiques ont été décrits pour certains aspects de l'*Art*, et Lulle lui-même reconnaît dans sa terminologie artistique un « *modus loquendi*

¹⁷ Voir le *Liber de locutione angelorum*, de 1312, publié à côté d'*Affat*.

¹⁸ Ce tableau est tiré de Bonner 2003 : p. 83.

arabicus » à cause de certaines créations morphologiques étrangères au latin, comme « *bonitas, bonificativum, bonificabile, bonificare* » (*OE 2*: p. 1350-1358). Il est plus difficile de préciser les sources orientales du *Livre de l'ami et de l'aimé*, que Raymond compare à la poésie aphoristique du soufisme¹⁹.

Cet autre tableau montre que les œuvres conservées en catalan n'arrivent que dans la quatrième partie de l'œuvre totale²⁰.

Latin	203
Catalan et latin	37
Catalan	20
Total	260

Seulement 20 œuvres sur les 57 dotées d'un texte catalan nous ont été transmises uniquement en langue vernaculaire. Il faut ajouter quelques remarques à ces données numériques : la plupart des titres lulliens se concentrent dans la dernière période de l'œuvre de Raymond, quand il écrivait surtout des opuscules polémiques en latin, adressés aux adversaires philosophiques de l'Université de Paris, les aristotéliens qu'il appelait averroïstes (Imbach 1987). D'un autre côté, il y a beaucoup d'œuvres majeures, comme le *Livre de contemplation*, l'*Ars demonstrativa*, la *Tabula generalis* ou l'*Arbre de science*, conservées dans les deux versions, latine et catalane. Les raisons de cette situation sont d'ordre pratique et s'expliquent par l'évolution de l'activité divulgatrice de son *Art*, dont la réalisation a impliqué un travail constant de l'auteur afin d'assurer une postérité efficace à ses idées. Comme l'a montré Hillgarth (1981-1983), Lulle ne vivait pas dans l'utopie : il connaissait bien les moyens de diffuser ses œuvres dans le monde réel des dernières années du XIII^e siècle et des premières du XIV^e, puisqu'il cherchait la protection des rois de Majorque, d'Aragon, de France et de Sicile, des Républiques italiennes, comme Gênes ou Pise, et naturellement aussi des papes, des ordres mendiants et des conciles de l'église. Le *Breviculum* rend compte d'une voie française dans la préservation de l'œuvre de Lulle, qui a été organisée par Thomas Le Myésier ; mais le testament, du 26 d'avril 1313, nous parle de trois dépôts de

¹⁹ Pour les rapports de Lulle avec la culture arabe, Urvoay 1980 ; Lohr 1987 et Courcelles 1993. Voir *Ami et aimé* et Bonner 1993a : p. 175-187. « Lulle reprend l'idée de *paroles d'amour*, sans se soucier de savoir ce que les musulmans mettent réellement là-dessous, et il plaque sur cette idée sa propre conception, conditionnée par sa propre culture exclusivement », Urvoay 1979 : p. 42.

²⁰ D'après les données de la *LullDB*.

volumes : celui de la chartreuse de Vauvert, qui a survécu en partie, et ceux de Majorque et de Gênes, confiés au beau-fils de Lulle, Pere de Sentmenat, et à son ami, Percival Spinola²¹.

Deux de ces fonds d'œuvres étaient gérés par l'initiative privée, et ce fait indique que Lulle a toujours utilisé ses moyens propres pour élaborer, réviser, traduire et copier les manuscrits. Étrangement, le problème de la production des codex lulliens n'a pas été étudié en profondeur et les chercheurs peuvent y faire encore des découvertes significatives, comme c'est le cas de Soler (2005), qui étudie le volume contenant la version latine du *Livre de contemplation*, que Raymond légua à la bibliothèque de Vauvert en 1298²². Comme ce manuscrit est une copie de travail, on peut y voir tout un ensemble de corrections, de réélaborations et de nouvelles rédactions, qui nous renseignent sur l'atelier de Raymond et sur le rôle de ses collaborateurs. Soler croit que Lulle profitait de tous les moyens qu'il avait à sa disposition selon les circonstances du moment, et qu'il travaillait toujours en équipe. Le premier témoin révélant ce besoin de collaborateurs, c'est l'anecdote tragique de l'esclave sarrasin qui apprit l'arabe à Raymond. Je pense qu'elle nous montre que le plurilinguisme de Lulle, surtout si on pense aux langues orientales, fut une aventure complexe, à la réussite ambiguë.

Il n'y a pas de tragédie dans le cas du latin. Lulle, tout simplement, écrivit la plupart de ses œuvres dans la langue du savoir officiel (ou les fit traduire) pour obtenir une diffusion de son message qui soit plus efficace et plus universelle. Pourtant, il reste toujours le problème de l'accès des laïcs – et de Lulle, lui-même – à cette langue. La solution pragmatique se trouve dans la transmission plurilingue – qui est une autre des singularités lulliennes. Mais l'issue idéale serait sans doute la langue unique : une foi, une langue, une *Art* générale. Lulle osa proposer une telle chose dans le chapitre 94 de son roman *Blaquerne* ; concrètement, il nous montre comment le héros du roman, devenu pape, charge un de ses cardinaux de trouver la manière d'arriver à la langue unique²³. La méthode est très simple : tous les couples qui veulent se marier sont obligés d'apprendre le latin pour pouvoir parler à leurs enfants uniquement dans cette langue. Le cardinal trouve aussi des ressources économiques pour faire fonctionner les écoles qu'il faut fonder à cet effet dans une ville de chaque province du monde. Le choix du latin vient du fait qu'il « est parlé par les uns et par les autres, car il est le langage le plus général, et il contient des vocables

²¹ Pour le testament de Lulle, Hillarth 2001 et *ROL* 18, 1991, p. 251-263. Voir aussi Batllori 2004 et Santi 1986.

²² Ms. BNF, ms. lat. 3348A. Voir Pomaro 2005.

²³ C'est le cardinal chargé de porter à la pratique ces mots du *Gloria* : « Tu es solus dominus » ; voir *Blaquerne* 2 : p. 243-246.

d'autres langues, et nos livres sont en latin » (*Blaquerne* 2 : p. 244).

Même dans la fiction littéraire, le pragmatisme lullien l'emporte sur toute autre considération. Les langues vernaculaires les plus proches de Raymond, le catalan de son île natale et l'occitan de Montpellier, où résidait parfois le roi de Majorque, sont des véhicules linguistiques dont l'emploi est aisé pour l'auteur, mais qui sont peu pratiques pour la diffusion universelle de l'*Art*. Comme tous les poètes catalans de son époque – par exemple, Cerverí de Gérone – Lulle composa ses textes versifiés, didactiques ou lyriques, en occitan : un occitan dépouillé de toute élaboration rhétorique évoquant la tradition des troubadours, dans laquelle Raymond ne voyait que péché. Lulle écrivit en catalan, par contre, des romans, des traités pédagogiques et des monographies scientifiques. C'est un pionnier absolu dans ces domaines ; mais il ne faut pas confondre son geste singulier avec le programme fondateur de la littérature catalane, comme nous l'a appris une certaine critique romantique du XIX^e siècle²⁴. L'usage lullien du catalan dans la prose romanesque et la science, lors des dernières décades du XIII^e siècle, obéit à des raisons pragmatiques et s'explique par la condition d'intellectuel laïc de l'auteur et par les caractéristiques sociales de son entourage²⁵.

Les onze œuvres lulliennes du tableau suivant ont été conservées dans des manuscrits de l'époque médiévale en trois langues, ou plus²⁶.

		rédaction	cat.	occ.	fr.	it.	esp.	hébr.	écos.	latin
1	Chevalerie	1274-76	4	--	12	--	--	--	2	--
2	Enfant	1274-76	3+9f	1+3f	1	--	--	--	--	3
3	Gentil	1274-76	4	--	1	--	1	--	--	12
4	Médecine	1274-83	3	--	--	1	--	--	--	12
5	Blaquerne	1283	1+6f	1	4	--	--	--	--	1f

²⁴ Otto Denk (1893) fut un des premiers qui parla de Lulle comme du « créateur du catalan littéraire », une expression qui est devenue un lieu commun vide de sens. Riquer 1964 : 1, p. 235-239, par exemple, établit une différence entre les œuvres scientifiques et les œuvres littéraires. Il ne faut pas rapprocher Lulle de Dante Alighieri, puisque Raymond n'était pas un poète avec des idées personnelles sur la langue nationale, mais un philosophe et un activiste religieux qui se servit parfois de l'« expression littéraire » (Rubió 1985 : p. 300-314).

²⁵ Nadal & Prats 1982 : 301-306. En ce qui concerne les traductions de textes scientifiques en langue vernaculaire du temps de Lulle, voir Cifuentes 2002.

²⁶ Ce tableau complète celui de Bonner 2001 : p. 380 avec des données tirées de la *LullDB*. Pour les titres et les éditions des œuvres citées, voir les « Œuvres de Raymond Lulle » dans la bibliographie ci-jointe. Cat. = catalan ; occ. = occitan ; fr. = français ; it. = italien (vénète) ; esp. = espagnol ; hébr. = hébraïque ; écos. = écossais. Les numéros dans les cases correspondent aux mss. médiévaux conservés des œuvres (il y en a aussi des siècles suivants). La lettre f signifie que le ms. est fragmentaire.

6	« Ami aimé »	1283	—	—	1	—	—	—	—	7
7	Félix	1287-89	6	1	1	3	1	—	—	—
8	Science	1295-96	3	—	—	—	—	1	—	17
9	PhilAmour	1298	5	—	!	—	—	—	—	7
10	Dictat	1299	6	—	—	—	1	—	—	4
11	Ars brevis	1308	2	—	—	—	—	1	—	57

Les numéros 1 à 7 appartiennent à la première étape de l'*Art* : les œuvres en question sont donc antérieures au voyage de Lulle à Paris de 1287-1289. Après l'expérience décisive du contact avec la cour de Philippe IV et l'Université, l'usage du latin l'emporta sur celui des autres langues dans l'atelier de Lulle : les langues vernaculaires restent en arrière-plan. Or, avant sa visite à Paris, nous savons bien qu'il se soucia de produire une double version, catalane et occitane, de ses œuvres à l'usage des laïcs. Le cas du *Blaquerne* et de la *Doctrine d'enfant* sont bien documentés (Badia 1992 : p. 141-172). Nous ne savons, par contre, que peu de choses sur la genèse des autres traductions « transversales » du tableau, c'est-à-dire entre langues vernaculaires. Dans le dernier paragraphe de l'*Arbre de philosophie d'amour* (*PhilAmour*) un personnage de fiction suggère à Raymond de présenter le livre « en latin au très haut et noble roi de France et en vulgaire à la très noble, sage et bonne reine de France » : il y a sept manuscrits latins de l'œuvre et cinq catalans, mais il n'y a aucune trace d'une ancienne version française²⁷. Pour le *Félix* ou *Livre des merveilles*, outre des témoins catalans, il y a un manuscrit français, trois italiens en dialecte vénète, un espagnol et un texte qui devait être occitan mais qui présente un très grand nombre de traits catalans. Ce dernier a été copié dans un codex très ancien de la Bibliothèque Vaticane, et on pourrait expliquer son origine par des accidents d'atelier²⁸. Dans les nouvelles éditions critiques des œuvres offrant des traductions transversales, on est parfois obligé de produire des apparats de variantes textuelles plurilingues²⁹.

Nous n'avons pas de renseignements sur le langage oral de Lulle, mais il va de soi qu'il parlait couramment toutes les langues mentionnées jusqu'ici : le catalan de Majorque, l'occitan de Montpellier, le français de Paris, les dialectes italiens de Gênes, Pise, Rome et Naples, le latin, qui se parlait

²⁷ Il y a une édition latine du XVIII^e siècle dans la série *MOG* et une autre française, par contre datée de 1967.

²⁸ Badia, Santanach et Soler (sous presse) rattachent cet accident aux méthodes de traduction de Lulle.

²⁹ Bonner 1993. Voir l'édition de Bonner du *Gentil* dans la série *NEORL*.

partout, et l'arabe des infidèles de Tunisie. C'est le répertoire d'un marchand de son âge qui, pourtant, s'était chargé d'une marchandise transcendante³⁰. Les affaires doctrinales de Lulle faisaient de lui un missionnaire et un prêcheur, spécialement depuis qu'il avait rédigé ses traités homilétiques et ses collections de sermons (Badia 1992 : p. 121-140)³¹.

Il faut évoquer encore quelques autres données sur le plurilinguisme paradoxal, ou presque forcé, de Lulle. La plus intéressante concerne la réception de l'*Art* parmi les Juifs du XV^e siècle : il y a une version hébraïque de l'*Ars brevis*, qui, étudiée dans le contexte des kabbalistes de ce siècle, montre que la méthode artistique de Lulle pouvait être vue comme une menace sérieuse (Hames 2000). Mais cela n'ajoute rien de nouveau sur les rapports réels de Lulle avec la langue des Juifs.

Il faut lire le *Liber de fine*, de 1305, qui contient un précis de doctrine lullienne sur la croisade, pour en savoir davantage. La conversion de tous les infidèles deviendra possible quand ils seront vraiment attentifs aux arguments artistiques des prêcheurs, et cela signifie qu'il faut conquérir d'abord les terres où ils habitent grâce à des expéditions militaires – sur lesquelles Raymond donne des conseils. Pourtant la conversion ne sera pas authentique s'il n'y a pas de conviction rationnelle ; c'est pour cette raison que Lulle veut fonder des écoles afin de promouvoir l'apprentissage des langues des infidèles. Il parle concrètement de quatre écoles pour apprendre ces langues. Aucun problème avec les deux premières, où l'on enseigne l'arabe et l'hébreu. La troisième école est celle des langues « des schismatiques », c'est-à-dire des chrétiens orthodoxes de l'empire byzantin, qui parlaient le grec, mais aussi des jacobins et des nestoriens, qui vivaient dans diverses communautés du Proche-Orient, et dont Lulle ne spécifie pas la langue.

Dans la quatrième école, on trouve les prêcheurs qui doivent convertir les Tartares et « les autres gens qui n'ont pas de sciences » (*ROL* 9 : p. 253). Les Tartares sont les Mongols, arrivés en Occident au XIII^e siècle, qui, avant de se convertir à l'islam au siècle suivant, avaient cherché des alliances avec la papauté et le roi de France. Lulle fréquentait Rome et Paris quand les ambassadeurs du khan y arrivèrent : il était convaincu que la conversion des Mongols à la foi catholique serait une manœuvre stratégique définitive pour lutter contre l'islam. C'est pour cette raison que Lulle ne se contenta pas d'écrire sur cette question, mais qu'il voyagea en Orient en 1301-1302,

³⁰ En ce qui concerne les marchands, qui, par contre, prêchaient aux infidèles, comme le Génois Ingetto Contardo, Dahan 1993.

³¹ Nous savons que Lulle prêcha en Afrique du Nord et dans quelques mosquées et synagogues d'Occident (Hillgarth, 2001 : docs. 31, 32, 35), mais il n'y a pas de détails concernant les langues dont il se serait servi.

suivant l'exemple des franciscains qui étaient allés prêcher les Tartares. Il visita l'île de Chypre et la Petite Arménie³². Quelques années plus tôt, en 1290, Lulle avait obtenu la protection de Raimond Gaufredi, ministre général des franciscains, qui écrivit une lettre de présentation de Lulle et de son *Art* adressée aux responsables de l'ordre des frères mineurs pour les provinces d'Apulie, de Gênes et de Syrie, au Proche-Orient (Hillgarth 2001 : p. 60-61). Dans le *Blaquerne*, Lulle parle du « llenguatge tartaresc » (*Blaquerne* 2 : p. 156) et du « llenguatge turquesc », que quatre frères avaient appris en Turquie pour y prêcher (*Blaquerne* 2 : p. 217), ce qui donne une nouvelle langue à étudier. On n'a pas d'autres précisions de Lulle sur la nature des langues orientales des infidèles, qui s'étendent jusqu'en Inde et jusque dans une « Gorgia », qu'on peut placer parmi les montagnes du Caucase en pensant à la Géorgie (*Blaquerne* 2 : p. 149). Dans le *Liber de fine*, Lulle suggère aux cardinaux d'envoyer des « hommes savants » dans les terres des païens afin d'y engager « des hommes pauvres, qui acceptent volontiers par esprit de lucre, dans le but que ceux-ci leur enseignent leurs langues » (*Liber de fine* : p. 253).

C'est encore dans un contexte qui concerne la diffusion de la foi que la fiction littéraire lullienne nous parle de terres lointaines. Dans le chapitre 88 du *Blaquerne*, des envoyés du pape visitent une région de l'Afrique subsaharienne où se trouvent des populations idolâtres, près d'une ville appelée « Tilbalbert », c'est-à-dire Al-Tebelbert dans l'*Atlas Catalan* de 1375 (Comes 2004 : p. 547-555). D'autres envoyés informent de l'existence d'une île septentrionale appelée « Girlanda », où apparaît un ours blanc tous les cinq ans, comme un présage de plénitude (Badia 2004 : 433)³³. Dans une prière à la Vierge au chapitre 61 du roman, Lulle fait la liste de onze peuples qui ne connaissent pas la foi catholique : Sarrasins, Juifs, Grecs, Mongols, Tatares, Bulgares, Hongrois de la petite Hongrie, Coumans, Nestoriens, Russes et « Guinovins » (peuples du Ghâna ou de la Guinée) (*Blaquerne* 2 : p. 31)³⁴.

Maîtriser les langues de ces peuples étrangers est un moyen indispensable pour obtenir leur conversion ; pourtant, la convergence vers une seule foi n'est que la première démarche vers l'effacement des différences

³² Au sujet des rapports de Lulle avec les Tartares, Gayà 1997 ; pour la connaissance des Mongols dans la Catalogne médiévale, Hauf 1989.

³³ Cette île mystérieuse évoque le Groenland, à cause des ours blancs, qui font partie de la faune américaine. Au temps de Lulle, il y avait au Groenland des colonies chrétiennes qui appartenaient à la Norvège ; celles de l'Islande, qui étaient aussi dominées par les Norvégiens, venaient de connaître un essor littéraire splendide (voir Snorri Sturluson, 1179-1241). Un évêque islandais envoya un ours blanc à l'empereur d'Allemagne Henri III (1039-1056).

³⁴ La même liste se trouve dans la *Doctrina d'enfant*, voir *NEORL* 7 : p. 186-187. Pour l'étymologie de « Guinovins » voir Colom : III, 64.

et la conquête d'une entente universelle qu'implique une langue unique, au-delà de la malédiction de Babel. *L'Arbre de science* contient un « Arbre des exemples », qui transforme tous les savoirs en récits agréables ; voici, pour terminer, une petite histoire empruntée à « l'exemple du fruit angélique ». Un Latin et un Sarrasin se trouvèrent dans une vigne où il y avait beaucoup de raisins et, pendant qu'ils en mangeaient, le Latin dit qu'avec les raisins on fabrique le vin, mais le Sarrasin contesta cela en disant que, ce que l'on produit avec les raisins, c'est le *nabit*. Un débat éclata entre le Latin et le Sarrasin jusqu'au moment où arriva un Grec qui connaissait bien la langue de chacun d'eux. Il leur expliqua « que *vin* et *nabit* signifient une même chose selon la réalité du nom, mais qu'ils ne signifient pas une même chose dans une même langue ; et c'est pour cela qu'il y avait de la contradiction et que les locuteurs ne pouvaient pas se comprendre » (*OS* 1 : p. 839 ; Pring-Mill 1991 : p. 307-318).

Lola BADIA
Université de Barcelone

IMAGE ET TEXTE DE LA TROISIÈME ENLUMINURE DU *BREVICULUM***Première vignette :**

Saracenus : Numquid uides, Raimunde, in hoc Alcorano, quod cum scias legere, intelligere et loqui arabicum, quod pulchrius dictamen nec aequale in pulchritudine homo nec angelus possent facere, a quo igitur factum est a Deo solo, et ex quo ergo a Macometo nobis traditum est ? Nunquid Dei nuntius et propheta dici potest et exaudiri a Deo, cum quo pro nobis Deum rogaverit in die iudicii ? Falsum Christum qui predicauit se Deum hominem deificatum, incarnatum, qui dixit Deum tantum et trinum et unum esse ?

Sarrasin : Est-ce que tu ne vois pas, Raymond, que dans ce Coran, si tu sais lire, comprendre et parler l'arabe, aucun homme ni aucun ange ne pourraient faire un récit plus beau ni d'une pareille beauté, et que pour cette raison il a été fait seulement par Dieu, et qu'il nous a été donné par Mahomet ? Est-ce qu'il ne doit pas être considéré messager et prophète et ne doit-il pas être écouté par Dieu, parce qu'il priera pour nous au jour du jugement ? Est-ce que tu ne vois pas que le Christ est faux, parce qu'il se proclama Dieu et homme, déifié et incarné, qui dit que Dieu n'était qu'un et trois à la fois ?

Raimundus : Tu blasphemias quem exaudire deberes Christum, de quem dicit Alcoranus quod Christus est Filius Dei et Spiritus Dei, et quod est melior homo qui umquam fuit nec erit ; et Beata Maria est sancta et fuit uirgo ante partum et post partum ; et quod apostoli sunt sancti et in paradiso. Cur ergo blasphemias Christum, sed non Macometum, qui promittit in alia uita cibum, potum, coitum reginarum et uirginum et multa turpia inhonesta ?

Raymond : Tu blasphèmes ie Christ qu'il te faudrait écouter, dont le Coran dit qu'il est le Fils de Dieu, et qu'il fut le meilleur des hommes qui a été et qui sera, et que la bienheureuse Vierge Marie est sainte et fut vierge avant et après l'enfantement, et que les apôtres sont saints et ils sont au paradis. Pourquoi, donc, blasphèmes-tu le Christ et non Mahomet, qui promet, pour l'autre vie, de la viande, des boissons, l'accouplement avec des reines et des vierges et beaucoup d'autres choses perverses et malhonnêtes ?

Seconde vignette

Saracenus : Tu mortuus es ! Doleo quia arabicum te docui ! Et quare Alcoranum et legem Macometi tibi ostendi veram ut credimus ? Rationibus necessariis niteris impugnare ! Et me, quare blasphemauisti Christum, percussisti me pedibus.

Sarrasin : Tu es mort ! Je suis désolé de t'avoir enseigné l'arabe ! Et pourquoi t'ai-je montré le Coran et la loi de Mahomet, que nous croyons véritables ? Tu t'appliques à les contester par des raisons nécessaires ! Et tu m'as frappé les pieds parce que j'ai blasphémé le Christ.

Raimundus : Deus propitius esto michi peccatori et sis michi adiutor, et si placet, non tamen sicut ego volo sed sicut tu vis fiat.

Raymond : Que Dieu me soit propice et qu'il m'aide même si je suis un pécheur, et s'il te plaît, que ça soit comme tu veux et non comme je veux.

Troisième vignette

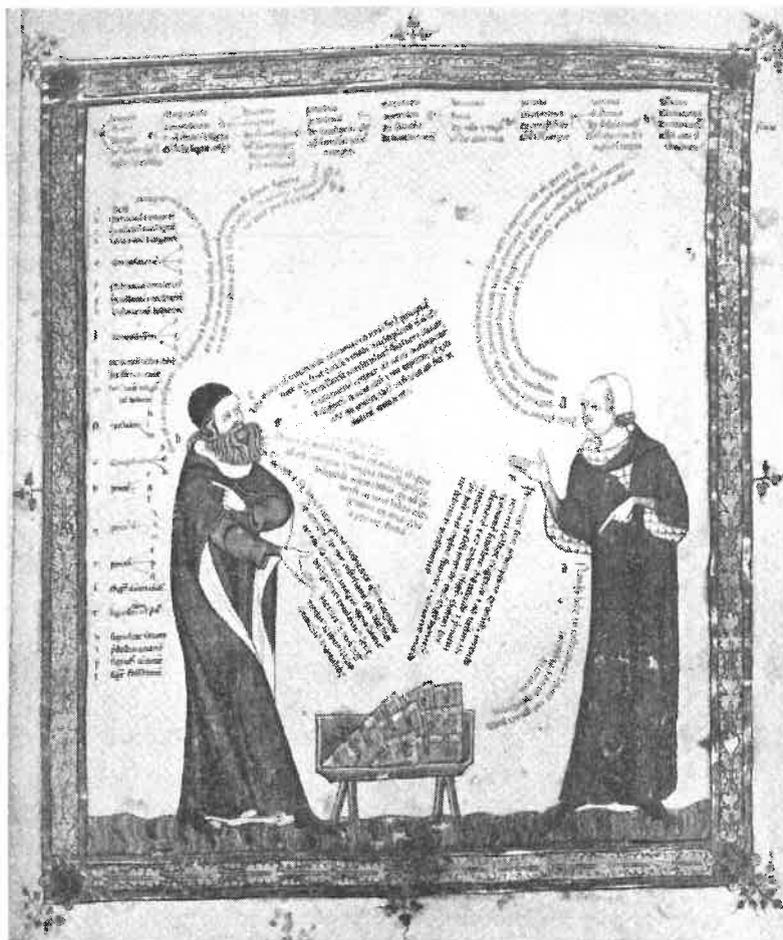
Saracenus : Plus volo me laqueo suspendere quam de blaffemia Christi vindictam de me faciant Christiani.

Sarrasin : Je préfère me pendre avec cette corde, plutôt que de subir la vengeance des Chrétiens à cause de mon blasphème du Christ.

Raimundus : Benedictus Dominus Deus meus, qui manus meas innoxias a morte tua liberavit et a consensu mortis tue me immunem conseruauit.

Raymond : Béni soit le Seigneur, mon Dieu, qui a libéré mes mains innocentes de ta mort et m'a empêché d'y consentir.

IMAGE ET TEXTE DE LA ONZIÈME ENLUMINURE DU BREVICULUM



a Thomas : Domine, moderni gaudent breuitate considerabilium ; ideo iam praeceptum est mihi, prout est possibile bono modo, actuum librorum uestrorum abreuiare sententias, intellectu tamen integras, atque alleuiare studium et fatigationem oculorum, confusionem significatorum alphabeti demonstrativae Artis et ex sexdecim eiusdem Artis figuras, quae confunduntur intellectum.

a Thomas : Seigneur, les modernes aiment beaucoup la brièveté ; pour cette raison, s'il est possible de le faire correctement, on m'a suggéré d'abrèger le contenu de tous les livres que vous avez écrits, sans en modifier le sens, et de réduire l'étude et la fatigue des yeux, la confusion des signifiés de l'alphabet de l'*Ars demonstrativa* et des seize figures de cette *Ars*, qui remplissent de confusion l'esprit.

[Alphabetum Artis demonstrativae (1283)]

A Deum
 B memoriam recolentem
 C intellectum intelligentem
 D uoluntatem diligentem
 E compositionem B C D
 F memoriam recolentem
 G intellectum intelligentem
 H uoluntatem odientem
 I compositionem F G H
 K memoriam obliscentem
 L intellectum ignorantem
 M uoluntatem diligentem uel odientem
 N compositionem K L M
 O compositionem B F K
 P ponitur C G L
 Q ponitur esse D H M
 R ponitur E P Q
 S significat animam rationalem
 T significationem uel principia
 V significat uirtutes
 X praedestinationem
 Y significat ueritatem
 Z significat falsitatem

[Alphabet de l'Art demonstrative (1283)]

A Dieu
 B la mémoire qui se souvient
 C l'intellect qui entend
 D la volonté qui aime
 E l'ensemble de B C D
 F la mémoire qui se souvient
 G l'intellect qui entend
 H la volonté qui hait
 I l'ensemble de F G H
 K la mémoire qui oublie
 L l'intellect qui ignore
 M la volonté qui aime ou hait
 N l'ensemble de K L M
 O l'ensemble de B F K
 P signifie C G L
 Q signifie D H M
 R signifie E P Q
 S signifie l'âme rationnelle
 T la signification ou les principes
 V signifie les vertus
 X prédestination
 Y signifie la vérité
 Z signifie la fausseté

b Raimundus : Ecce, quod iam postergavi 16 figuras et significata litterarum alphabeti huius Artis demonstrativae. Et de nouo Artem inuentiuam ueritatis sub quattuor figuris in Arte manifestis et sub prasenti alphabeto multum breui et leui, ut patere potest in hoc superiori alphabeto.

b Raymond : Voici que j'ai déjà abandonné les seize figures et les signifiés des lettres de l'alphabet de cette *Ars demonstrativa*. J'ai produit à nouveau une *Ars inuentiva ueritatis* avec quatre figures qui se déploient dans l'*Art* et avec cet alphabet très bref et léger, comme on peut le voir dans l'alphabet d'à côté.

[Alphabetum Artis inventivae (1290)]

B bonitas ; differentia ; suppositio ;
utrum Deus sit tantus in agendo sicut
existendo ?

C magnitudo ; concordantia ; de modo
essendi et intelligendi ; quomodo
substantiae separatae attingunt ?

D duratio ; contrarietas ; de modo
intelligendi ; utrum Deus moueat
firmamentum ad per se mouendum ?

E potestas ; principium ; de
specificatione generali ; quomodo
intellectus humanus attingit ?

F sapientia ; medium, de
contradictione ; de uirtutibus et uitiis.

G voluntas ; finis ; de necessario et
contingente ; utrum sit alia uita ?

H uirtus, maioritas ; de demonstratione ;
quomodo sensus attingit ?

I ueritas ; aequalitas ; de punctis
transcendentibus ; quomodo elementa
sunt et agunt in mixto ?

K gloria ; minoritas ; de maiori-
tate finis ; quomodo Ars est inuentiua ?

c Raimundus : Et ecce
155 libros tam paruos, mediocres
quam magnos, quos amore Dei per
infusionem gratiae suae feci, ut ipse
ab omnibus magis cognoscatur,
diligatur, recolatur, benedicatur
et etiam regratietur a rationalibus
creaturis mortalibus.

[Alphabet de l'Art inventive (1290)]

B la bonté ; la différence ; la
supposition ; Dieu existe-t-il aussi dans
l'action comme dans l'existence ?

C la grandeur ; la concordance ; sur la
manière de l'être et du comprendre ;
comment comprennent les substances
séparées ?

D la durée ; la contrariété ; sur la
manière de comprendre ; Dieu pousse-
t-il le firmament à se mouvoir par lui-
même ?

E le pouvoir ; le principe ; sur
l'especification générale ; comment
l'intellect humain comprend-il ?

F sagesse ; moyen ; sur la contradiction ;
sur les vertus et les vices.

G volonté ; fin ; nécessité et
contingence ; est-ce qu'il y a une
autre vie ?

H vertu ; majorité ; démonstration ;
comment les sens connaissent-ils ?

I vérité ; égalité ; sur les points
transcendants ; comment sont les
éléments et comment agissent-ils en
composition ?

K gloire ; minorité ; majorité du fin ;
comment cet Art est-il inventif ?

c Raymond : Et voici 155
livres, certains petits ou moyens,
d'autres grands, que j'ai faits par
amour de Dieu et par sa grâce infuse,
afin qu'il soit connu, aimé, révé-
ré, béni par tout le monde, et même
remercié par les créatures rationnelles
mortelles.

d Thomas : Numquid, domine,
in multitudine librorum tot generari
potest confusio et onus intellectui
humano ?

e Raimundus : Vbi omnis uel
multitudo ordinatur ad unum finem
principalem, licet uiae sint diuersae
et modi multiplices, non obest, sed
intellectum multipliciter subtiliat
et eleuat, et uoluntatem excitat ad
uerum multipliciter diligendum,
honorandum, et ita explicite uel
implicite ad conuertendum infideles
ad fidem catholicam tendunt.

f Thomas : Ideo, magister, sine
praesumptione ex omnibus intendo in
unum colligere eligendo et ad uestram
intentionem finalem deducendo et
primam electionem, et ex eadem
eligere secundam breuiorem ; et
ex secunda intendo tertiam eligere
breuiorem, quam dominae meuae,
reginae Franciae et Navarrae, intendo
ut debitum praesentare.

d Thomas : N'est-ce pas que
cette multitude de livres, seigneur,
peut générer de la confusion et devenir
onéreuse pour l'esprit humain ?

e Raymond : Si chaque livre
et leur ensemble sont ordonnés à
un même but principal, quoiqu'on
y trouve plusieurs voies et façons
différentes, cela n'est pas un problème,
puisque l'esprit devient très subtil et il
s'élève, et la volonté est encouragée
à aimer la vérité avec vigueur, à lui
faire honneur, et après, de manière
explicite ou implicite, les lecteurs
sont poussés à convertir les infidèles
à la foi catholique.

f Thomas : Alors, maître, sans
présomption, je m'emploie à réunir
tous les livres en un seul volume,
choisissant en fonction de votre
intention finale, pour arriver à une
première sélection, et de celle-ci j'en
tirerai une seconde, plus brève ; et de
la seconde je me propose d'en faire
encore une autre plus abrégée, que je
veux présenter, comme je le dois, à
ma souveraine la reine de France et de
Navarre.

BIBLIOGRAPHIE

1. ŒUVRES DE RAYMOND LULLE

- Affat / Affatus* : *Lo sisè seny, lo qual apel·lam affatus*, Josep Perarnau, ed., *Arxiu de Textos Catalans Antics*, 2 (1983), p. 59-96 ; version iatine, Armand Llinarès et A.J. Gondras (éds.), *Archives d'Histoire Doctrinale et Littéraire du Moyen Âge*, 51 (1985).
- Ami aimé* : *Livre de l'ami et de l'aimé*, version catalane, Albert Soler (éd.), Barcelone, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1995 ; version latine, Charles Lohr et Fernando Domínguez (éds.), *Traditio*, 44 (1988), p. 325-372.
- Ars brevis* : *ROL*, 12 (1984), p. 257-389.
- Ars demonstrativa* : *MOG*, 3 (1722), p. 93-204 = Int. iii, p. 1-112 ; *ORL*, 16 (1932) ; *OS* 1, p. 273-519.
- Ars generalis ultima* : *ROL*, 14 (1986).
- Ars inventiva* : *MOG*, 5 (1729), p. 1-211 = Int. i.
- Astronomia nova* : *ROL*, 17 (1989), p. 63-218 ; *NEORL*, 5 (2002) : p. 121-271.
- Blaquerne* : *Livre d'Evast et Blaquerne*, version catalane, 4 vols., Salvador Galmés et Rosalia Guilleumas (éds.), Barcelone, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1935-1954.
- Breviculum* : *Breviculum seu electorium parvum Thomae Migerii (Le Myésier)*, Charles Lohr, Theodor Pindl-Büchel, Walburga Büchel (éds.), *ROL*, *SL*, I, 1990.
- Chevalerie* : *Livre de l'ordre de chevalerie*, version catalane, Albert Soler (éd.), Barcelone, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1988.
- Declaratio* : *Declaratio Raimundi per modum dialogi edita*, *ROL*, 17 (1989), p. 219-402.
- Dictat* : *Dictat de Ramon*, *ORL*, 19 (1936), p. 261-274. *Coment del dictat de Ramon*, *ORL*, 19, 1936, p. 275-324 ; *ROL*, 19 (1993), p. 327-406 ; Fernando Domínguez (éd.), *Studia in honorem prof. M. de Riquer*, 4, Barcelone, Quaderns Crema, 1991, p. 169-232.
- Enfant* : *Doctrine d'enfant*, Gret Schib (éd.), Barcelone, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1971 ; Joan Santanach, ed., *NEORL*, 7 (2005). Trad. française : Armand Llinarès (éd.), Paris, Klincksieck, 1969. Trad. occitane : Maria Carla Marinoni (éd.), Milan, Edizioni Universitarie LED, 1997.
- Félix* : *Livre des merveilles*, Jeroni Rosselló, ed., *Obras de Ramón Lull III*, 1-2, 1903 ; Salvador Galmés (éd.), Barcelone, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1931-1934 ; Anthony Bonner (éd.), *OS* 2 : p. 7-393.
- Gentil* : *Livre du gentil et des trois sages*, *OS* 1 : p. 1057-1142 ; Anthony Bonner (éd.), *NEORL* 2, 1993 : p. 1-210. Trad. française : Dominique de Courcelles (éd.), Combas, Éditions de l'Éclat, 1992.
- Geometria nova* : *Liber de geometria nova et compendiosa*, édition partielle, Josep M. Millàs Vallicrosa (éd.), Barcelone, CSIC, 1953.

- Intentio* : *Liber de prima et secunda intentione*, *MOG*, 6 (1737), ix, p. 537-560 ; *Llibre d'intenció*, *ORL*, 18 (1935), p. 1-66.
- Liber de fine* : *ROL*, 9 (1981), p. 233-291. *Darrer llibre sobre la conquesta de Terra Santa*, Pere Llabrés et Jordi Gayà (éds.), Barcelone, Proa, 2002.
- Logica nova* : *ROL*, 23 (1998) ; *NEORL*, 4 (1998).
- Médecine* : *Commencements de médecine*, *MOG*, 1 (1721), p. 767-814 ; *NEORL*, 5 (2002), p. 1-120.
- MOG* : *Beati Raymundi Lulli doctoris illuminati et martyris Opera*, 8 vols. Mayence, 1721-1742. Reprint : Frankfurt, Minerva Verlag, 1965.
- NEORL* : *Nova Edició de les Obres de Ramon Llull*, 7 vols., Palma de Majorque, Patronat Ramon Llull, 1990-2005.
- OE* : *Obres Essencials de Ramon Llull*, 2 vols., Barcelone, Editorial Selecta, 1957-1960.
- Opera* : *Opera Raymundi Lulli*, Strasbourg, L. Zetzner, 1651. Reprint : Anthony Bonner (éd.), Stuttgart-Bad Cannstatt, Frommann-Holzboog, 1996.
- ORL* : *Obres Originals de Ramon Llull*, 21 vols., Palma de Majorque, 1906-1950.
- OS* : *Obres Selectes de Ramon Llull*, Anthony Bonner (éd.), 2 vols, Palma de Majorque, Editorial Moll, 1989.
- PhilAmour* : *Arbre de philosophie d'amour*, *MOG*, 6 (1737), iii, p. 159-224. *Arbre de filosofia d'amor*, Grêt Schib (éd.), Barcelone, Barcino, « Els Nostres Clàssics », 1980. Trad. française : *L'Arbre de Philosophie d'Amour, Le Livre de l'Ami et de l'Aimé, et Choix de textes philosophiques et mystiques*, Louis Sala-Molins (éd.), Paris, Aubier-Montaigne, 1967, p. 203-346.
- Quattuor libri principiorum* : Raymond Lulle, *Quattuor libri principiorum*, intr. Robert D.F. Pring-Mill, Wakefield, S.R. Publishers Ltd., 1969 = *MOG*, 1 (1721), Int. ix-xii, p. 607-814.
- ROL* : *Raimundi Lulli Opera Latina*, Turnhout, Brepols, 1957-2005, 30 vols.
- ROL*, *SL* : *Raimundi Lulli Opera Latina, Supplementum Lullianum*, Brepols, Turnhout.
- Science* : *Arbre de science*, *ORL*, 11-13 (1917-1926) ; *OE*, 1 ; *ROL*, 24-26 (2000).

2. ÉTUDES

- BADIA, Lola, *Teoria i pràctica de la literatura en Ramon Llull*, Barcelone, Quaderns Crema, 1992 ; *Id.*, « Monolingüisme i plurilingüisme segons Ramon Llull : de l'ideal unitari a les solucions pragmàtiques », *Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona*, 43 (1993), p. 277-295 ; *Id.*, « La ciència a l'obra de Ramon Llull », Ramon Parés i Joan Vernet (éds.), *La ciència en la història dels Països Catalans, I. Dels àrabs a la Revolució Científica*, Barcelone-Valence, Institut d'Estudis Catalans-Universitat de València, 2005, p. 403-442.

- BADIA, Lola, SANTANACH, Joan, & SOLER, Albert (sous presse) : « Le rôle de l'occitan dans la production et la diffusion des œuvres de Raymond Lulle (1274-1289) », *Actes du VIII^e Congrès de l'Association Internationale d'Études Occitanes*, « Dans le concert européen, la voix occitane », Bordeaux, 2005.
- BATLLORI, Miquel, « Raimondo Lullo e Arnaldo di Villanova ed i loro rapporti con la filosofia e con le scienze orientali del secolo XIII », version catalane dans *Arnau de Vilanova i l'Arnardisme = Obra Completa*, III, Valence, Tres i Quatre, 1994, p. 303-319 ; *Id.*, *Il Lullismo in Italia. Tentativo di sintesi*, Francesco Santi, Michela Pereira et Francisco José Díaz Marcilla (éds.), Rome, Scuola Superiore di Studi Medievali e Francescani, 2004.
- BONNER, Anthony, « L'apologètica de Ramon Martí i Ramon Llull davant de l'Islam i del judaisme », *El debat intercultural als segles XIII i XIV. Actes de les Primeres Jornades de Filosofia Catalana (Girona, 1988) = Estudi General*, 9, 1989, p. 171-185 ; *Id.*, « Ramon Llull i l'elogi de la variant », *Actes del Novè Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes (Alacant-Elx 1991)*, Rafael Alemany, Antoni Ferrando et Lluís B. Meseguer (éds.), I, Barcelone-Valence, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1993, p. 13-30 ; *Id.*, « Recent Scholarship on Ramon Llull », *Romance Philology*, 54, 2001, p. 379-380 ; *Id.*, « Estadístiques sobre la recepció de l'obra de Ramon Llull », *Studia Lulliana*, 43 (2003), p. 83-92.
- BONNER, Anthony and EVE BONNER (éds.), *Doctor Illuminatus. A Ramon Llull Reader*, Princeton (New Jersey), Princeton University Press, 1993.
- BONNER, Anthony et RIPOLL, Isabel, *Diccionari de definicions lul·lianes / Dictionary of Lullian Definitions*, Barcelone-Palma de Majorque, Universitat de Barcelona-Universitat de les Illes Balears, 2002.
- CARRERAS, Tomás et CARRERAS Y ARTAU, Joaquín, *Història de la filosofia espanyola. Filosofia cristiana del segle XIII al XV. Edició facsimil*, Jaume Mensa, Jaume de Puig, Josep M. Ruiz Simon et Pere Lluís Font (éds.), 2 vols. Barcelone-Gérone, Institut d'Estudis Catalans-Diputació de Girona, 2001.
- CIFUENTES, Lluís, *La ciència en català a l'Edat Mitjana i el Renaixement*, Barcelone-Palma de Majorque, Universitat de Barcelone-Universitat de les Illes Balears, 2002.
- COLL, José M., « Escuelas de lenguas orientales en los siglos XIII y XIV », *Analecta Sacra Tarraconensia*, 17, 1944, p. 115-138 ; 18, 1945, p. 59-89 et 19, 1946, p. 217-240.
- COLOM, Miquel, *Glossari General Lul·lià*, 5 vols., Palma de Majorque, Moll, 1984.
- COLOMER, Eusebi, *El pensament als països catalans durant l'Edat Mitjana i el Renaixement*, Barcelone, Institut d'Estudis Catalans-Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1997.

- COMES, Mercè, « La cartografia a Mallorca i a Barcelona », Ramon Parés i Joan Vernet (éds.), *La ciència en la història dels Països Catalans*, I. *Dels àrabs a la Revolució Científica*, Barcelone-Valence, Institut d'Estudis Catalans-Universitat de València, 2004, p. 515-573.
- CORTABARRIA, Angel, « Connaissance de l'Islam chez Raymond Lulle et Raymond Martin O.P. Parallèle », *Raymond Lulle et le Pays d'Oc = Cahiers de Fanjeaux*, 22 (1987), p. 33-56.
- COURCELLES (de), Dominique, *La parole risquée de Raymond Lulle. Entre le judaïsme, le christianisme et l'islam*, Paris, Vrin, 1993.
- DAGENAIS, John, « Origin and Evolution of Ramon Llull's Theory of Affatus », *Actes del Tercer Col·loqui d'Estudis Catalans a Nord-Amèrica (Toronto, 1982)*, Patricia Boehne et al. (éds.), Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1983, p. 107-121.
- DAHAN, Ingetus Contardus, *Disputatio contra Iudeos / Controverse avec les juifs*, Gilbert Dahan (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1993.
- DENK, Otto, *Einführung in die Geschichte der altkatalanischen Literatur*, Munich, 1893.
- DOMÍNGUEZ, Fernando, « Raimundo Lulio y el ideal mendicante. Afinidades y divergencias », *Aristotelica et Lulliana magistro doctissimo Charles H. Lohr septuagesimum annum feliciter agenti dedicata*, Fernando Domínguez, Ruedi Imbach, Theodor Pindl et Peter Walter (éds.), Steenbrugge, in Abbatia S. Petri, 1995, p. 377-413.
- ECO, Umberto, *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Seuil, 1993.
- GARCÍAS PALOU, Sebastián, *Ramon Llull en la historia del ecumenismo*, Barcelone, Herder, 1986.
- GAYÀ, Jordi, « Ramon Llull en Oriente (1301-1302) ; circunstancias de un viaje », *Studia Lulliana*, 37, 1997, p. 25-78 ; *Id.*, *Raimondo Lullo. Una teologia per la missione*, Milan, Jaca Book, 2002.
- HAMES, Harvey, *The Art of Conversion : Christianity and Kabbalah in the Thirteenth Century*, Leiden, Brill, 2000.
- HAUF, Albert (éd.), *Aitò de Gorigos, La flor de les històries d'Orient*, Barcelone, Biblioteca Escrinny, 1989.
- HILLGARTH, J. N., *Ramon Llull and Lullism in Fourteenth-Century France* Oxford, Clarendon Press, 1971. Version catalane actualisée : *Ramon Llull i el naixement del lul·lisme*, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1998 ; *Id.*, « Raymond Lulle et l'utopie », *Estudios Lulianos*, 25 (1981-1983), p. 175-185 ; *Id.*, *Diplomatari lul·lià : documents relatius a Ramon Llull i a la seva família*, Barcelone-Palma de Majorque, Universitat de Barcelona-Universitat de les Illes Balears, 2001.

- IMBACH, Ruedi, « Lulle face aux Averroïstes parisiens », *Raymond Lulle et le Pays d'Oc = Cahiers de Fanjeaux*, 22 (1987), p. 261-282.
- LOHR, Charles, « Ramon Llull : 'Christianus arabicus' », *Randa*, 19 (1986), p. 7-34.
- LONGPRÉ, Éphrem, « Lulle, Raymond (Le bienheureux) », *Dictionnaire de Théologie Catholique*, 1926, IX, 1, cols. 1072-1141.
- LLULLDB : <http://orbita.bjb.ub.es/llull/>
- MCLEAN, I., & LONDON, John, « Ramon Lull and the Theory of Voting », *Studia Lulliana*, 32 (1992), p. 21-37.
- NADAL, Josep M., & PRATS, Modest, *Història de la llengua catalana, 1, Dels inicis al segle XV*, Barcelone, Edicions 62, 1982, p. 302-356.
- PISTOLESI, Elena, « 'Paraula és imatge de semblança de pensa'. Origine, natura e sviluppo dell'affatus lulliano », *Studia Lulliana*, 36, 1996, p. 3-45 ; *Id.*, « El rerefons de l'affatus lul·lià », *Actes de l'Onzè Col·loqui Internacional de Llengua i Literatura Catalanes. Palma (Mallorca 1998)*, Joan Mas, Joan Miralles et Pere Rosselló Bover (éds.), I, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1998, p. 73-92.
- POMARO, Gabriella, « Licet ipse fuerit, qui fecit omnia : il Cusano e gli autografi lulliani », *Ramon Lull und Nikolaus von Kues : eine Begegnung im Zeichen der Toleranz. Raimondo Lullo et Niccolò Cusano : un incontro nel segno della tolleranza*, Ermenegildo Bidese, Alexander Fidora et Paul Renner (éds.), Turnhout, Brepols, 2005, p. 175-204
- PRING-MILL, Robert D. F., *Estudis sobre Ramon Llull*, Barcelone, Curial-Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1991.
- RIQUER (de), Martí, *Història de la Literatura Catalana*, I, Barcelone, Ariel, 1964, p. 206-352.
- ROSSI, Paolo, *Clavis universalis. Arti mnemoniche e logica combinatoria da Lullo a Leibniz*, Bologne, Il Mulino, 1983.
- RUBIÓ I BALAGUER, Jordi, *Ramon Llull i el lul·lisme, Obres completes 2*, Barcelone, Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1985.
- RUIZ SIMON, Josep Maria, *L'Art de Ramon Llull i la teoria escolàstica de la ciència*, Barcelone, Quaderns Crema, 1999 ; *Id.*, « En l'arbre són les fulles per ço que y sia lo fruyt : apunts sobre el rerefons textual i doctrinal de la distinció lul·liana entre la intenció primera i la intenció segona en els actes *propter finem* », *Studia Lulliana*, 42 (2002), p. 3-25.
- SALES, Ton, « La informàtica moderna, hereva intel·lectual directa del pensament de Llull », *Studia Lulliana*, 38 (1998), p. 51-61.
- SOLER, Albert, « *Vadunt plus inter sarracenos et tartaros* : Ramon Llull i Venècia », *Intel·lectuals i escriptors a la baixa Edat Mitjana*, Lola Badia et Albert Soler (éds.), Barcelone, Curial-Publicacions de l'Abadia de Montserrat, 1994, p. 49-68 ; *Id.*, « Difondre i conservar la pròpia obra : Ramon Llull i el manuscrit BN Paris lat. 3348A », *Randa*, 54 = *Homenatge a Miquel Batllori*, 7 (2005), p. 5-29.

- SANTI, Francesco, « Osservazioni sul manoscritto 1001 della Biblioteca Riccardiana di Firenze, per la storia del Lullismo nelle regioni meridionali dell'Impero nel secolo XIV », *Arxiu de Textos Catalans Antics 5* (1986), p. 231-267.
- URVOY, Dominique, « Les emprunts mystiques entre Islam et Christianisme et la véritable portée du *Libre d'amic* », *Estudios lulianos*, 23 (1979), p. 37-44 ; *Id.*, *Penser l'Islam. Les présupposés islamiques de l'« Art » de Lull*, Paris, Vrin, 1980.
- Werner, Künzel, & Heiko, Cornelius, *Die « Ars Generalis Ultima » des Raymundus Lullus. Studien zu einem geheimen Ursprung der Computertheorie*, Berlin, 1986.
- YATES, Frances, *Lull & Bruno. Collected Essays*, I, Londres, Routledge & Kegan Paul, 1982.